

Onoma 57

Journal of the International Council of Onomastic Sciences

ISSN: 0078-463X; e-ISSN: 1783-1644

Journal homepage: <https://onomajournal.org/>

Mode ou tradition ? Modèles d'attribution des prénoms au baptême catholique dans une commune mexicaine en 1960

Yolanda Guillermina López Franco*

Departamento de Francés, Centro de Enseñanza de Idiomas, Facultad de Estudios Superiores Acatlán, Universidad Nacional Autónoma de México
ORCID : <https://orcid.org/0000-0002-9306-6564>

To cite this article: López Franco, Yolanda Guillermina. 2022. Mode ou tradition ? Modèles d'attribution des prénoms au baptême catholique dans une commune mexicaine en 1960. *Onoma* 57, 227–246. DOI: 10.34158/ONOMA.57/2022/15

To link to this article: <https://doi.org/10.34158/ONOMA.57/2022/15>

© *Onoma* and the author.

Article history

Received on 10 May 2022.

Final form accepted on 16 December 2022.

Published online on 31 January 2023.

Fashion or tradition? Patterns of giving first names at Catholic baptism in a Mexican municipality in 1960

Abstract: How do the models of tradition and fashion of first name attribution work among children baptized near Mexico City in 1960? The extralinguistic changes that develop beginning with this decade will later have a permanent impact on first name choice. But in 1960, despite the ideas of transformation occurring even within the Catholic Church, Mexicans still chose first names mainly from martyrologies and the liturgical calendar. Only later – and under the influence of other spaces – do we find the social phenomenon of fashion and the transmission of first names within families. Nevertheless, parents sometimes “played” with the restrictive word form of the names of saints celebrated

* Contact: yolalfl@yahoo.com.mx

on a newborn's date of birth or baptism. They also "played" with the time frame because the saints whose names were used are not necessarily celebrated on the exact day when a child was born or baptized. In this paper, we compared a corpus of baptismal records from the Cathedral of Tlalnepantla de Baz, Mexico, a municipality neighboring the capital, and another one consisting of birth certificates of the civil registry, corresponding to the same year and the same municipality. No significant differences were found between the documented sources.

Keywords: Socio-anthroponymy, first names, lexicology, Mexico, twentieth century.

Mode ou tradition ? Modèles d'attribution des prénoms au baptême catholique dans une commune mexicaine en 1960

Résumé : Comment opèrent le modèle traditionnel d'attribution du prénom et celui de la mode chez des enfants baptisés près de Mexico en 1960 ? Les changements extralinguistiques qui se développeront à partir de cette décennie auront plus tard un impact permanent sur la prénomination. Mais en 1960 et malgré les idées de transformation qui ont cours, y compris au sein de l'Église catholique, les Mexicains font encore leurs choix principalement à partir du martyrologe et du calendrier liturgique. Seulement après – et de loin – on trouve le phénomène social de la mode et la transmission des prénoms familiaux. Pourtant les parents se permettent des jeux lexicologiques à l'intérieur du cadre restreint des noms des saints fêtés le jour de la naissance du nouveau-né ou de son baptême. On joue aussi avec la marge temporelle car les noms des saints considérés ne sont pas forcément fêtés le jour exact. Pour cette étude on compare un corpus d'actes de baptême issus des livres de la cathédrale de Tlalnepantla de Baz, État de México, commune voisine de la capitale, et un autre constitué d'actes de naissance de l'état civil, correspondant à la même année et à la même commune. On n'a pas trouvé d'écarts significatifs.

Mots-clés : Socioanthroponymie, prénoms, lexicologie, Mexique, XX^e siècle.

Mode oder Tradition? Modelle der Vornamensvergabe bei der katholischen Taufe in einer mexikanischen Gemeinde im Jahr 1960

Zusammenfassung: Wie wirken das traditionelle Namensgebungsmodell und die Modetrends auf Kinder, die 1960 in der Nähe von Mexiko-Stadt getauft wurden? Die außersprachlichen Veränderungen, die sich aus diesem Jahrzehnt entwickeln werden, werden später einen dauerhaften Einfluss auf die Vornamen haben. Aber 1960 und trotz der Transformationsideen, die auch innerhalb der katholischen Kirche vorherrschten, trafen die Mexikaner ihre Entscheidungen immer noch hauptsächlich auf der Grundlage des Martyrologiums und des liturgischen Kalenders. Erst danach – und mit Abstand – finden wir das soziale Phänomen der Mode und der Weitergabe von Familienvornamen. Doch die Eltern erlauben sich lexicologische Spiele im begrenzten Rahmen der Namen von Heiligen, die am Tag der Geburt des Neugeborenen oder seiner Taufe gefeiert werden. Sie „spielen“ auch mit der Zeit, da die jeweiligen Heiligennamen nicht unbedingt am genauen Tag gefeiert werden. In diesem Beitrag wird ein Korpus von Taufurkunden aus der Kathedrale von Tlalnepantla de Baz, Bundesstaat México, einer Nachbargemeinde der Hauptstadt, mit einem weiteren Korpus verglichen, der aus Geburtsurkunden des Standesamtes besteht, die demselben Jahr und derselben Gemeinde entsprechen. Es wurden keine bedeutenden Abweichungen zwischen den Dokumentationsquellen gefunden.

Schlüsselbegriffe: Sozioanthroponymie, Vornamen, Lexikologie, Mexiko, zwanzigstes Jahrhundert.

Mode ou tradition ? Modèles d’attribution des prénoms au baptême catholique dans une commune mexicaine en 1960

YOLANDA GUILLERMINA LÓPEZ FRANCO

1. Introduction

Afin d’établir le cadre théorique sur lequel se fonde cette contribution, nous avons choisi en tant que définition opérationnelle de *nom propre* celle que proposent [W. Van Langendonck & M. Van de Velde \(2016 : 38\)](#), considéré depuis la grammaire : « ce sont des noms à dénotation unique, ils sont définis, n’ont pas de modificateurs relatifs restrictifs et ils occupent une place spéciale dans les relations anaphoriques. Ils déploient un sens de niveau de base inhérent et peuvent être considérés comme la catégorie nominale la plus prototypique. Les noms propres n’ont pas de sens définitoire. Ils peuvent avoir des significations connotatives mais ceci a peu d’importance grammaticale ».¹

Quant aux définitions du *prénom*, on a choisi celle historico-démographique de [J.-C. Sangoï \(1985\)](#) qui le définit en tant que « bien symbolique » – et par là, un objet culturel transmissible –, et sociologique, celle de [P. Besnard & G. Desplanques \(2003 : 12\)](#) : « bien gratuit dont la consommation est obligatoire ».

Voilà donc les définitions qui permettent de saisir l’objet d’étude et qui sont à la base de la perspective socioanthroponymique adoptée ici : l’observation de l’interaction entre le corpus des prénoms en circulation et la communauté linguistique qui les emploie.

La présente contribution a pour cadre la commune de Tlalnepantla de Baz, voisine de Mexico, située dans la banlieue nord de la capitale, qui a été fondée au tout début de la colonisation espagnole par les évangelisateurs franciscains au XVI^e siècle. C’était au départ une agglomération créée pour rassembler deux villages culturellement différents, l’un d’origine otomí, le second, d’origine nahua, groupe majoritaire ce dernier car c’est à celui-ci qu’appartenaient les Aztèques qui dominaient l’empire juste avant l’arrivée des Européens ([López Mora 2011](#)).

¹ “[Names] are nouns with unique denotation, they are definite, have no restrictive relative modifiers, and occupy a special place in anaphoric relations. They display an inherent basic level and can be argued to be the most prototypical nominal category. Names have no defining sense. They can have connotative meanings, but this has little grammatical relevance.” Traduction personnelle.

Dans le devenir du temps, le village est passé d'être un espace rural, encore au début du XX^e siècle, à être une ville économiquement très dynamique à caractère industriel, de plus de 700 000 habitants en 2019 ([Ayuntamiento de Tlalnepantla 2019 : 31](#)).

2. Les prénoms à Tlalnepantla, objet de cette étude, et méthodologie suivie

Dans des publications préalables – notamment López (2010) – une description de l'évolution en matière de prénoms dans cette ville a été étayée des points de vue lexicologique et socioanthroponymique. Pour cet article, une comparaison est faite sur une seule année (1960) entre deux sources documentaires : d'une part un échantillon des 10% des actes de naissance de l'état civil enregistrés cette année-là, et d'autre part, tous les actes de baptême inscrits dans le livre correspondant à 1960, provenant des archives paroissiales de la cathédrale, registres qui couvrent la période qui va de février à décembre.²

Il s'agit d'une étude tout aussi bien quantitative que qualitative. Les données collectées à partir des actes de baptême ont été logées dans une base de données créée à cet effet,³ constituée par les champs suivants : numéro d'acte dans le livre, code unique d'identification, date de naissance, date de baptême, sexe de l'enfant, noms de famille, les champs pour 3 prénoms, comportant des sous-champs prêts à héberger les informations socioanthroponymiques suivantes :

- Langue moderne dans laquelle l'unité lexicale a été inscrite
- Structure du syntagme dénominatif : simple, composé ou multiple par juxtaposition de prénoms
- Forme graphique : canonique, variante répertoriée dans des ouvrages de référence ou modifiée
- Dérivation : base lexicale, suffixation, apocope, aphérèse, et d'autres mécanismes morphologiques
- Modèle(s) d'attribution : martyrologe et calendrier liturgique, transmission des prénoms familiaux ou « indéterminé ».

Un champ destiné à noter s'il y avait eu un changement de catégorie

² Ce livre est le plus récent que l'on trouve disponible sous le format de fichier image sur le site <https://www.familysearch.org/fr/>. En raison de la pandémie qui a frappé le monde entre 2019 et 2022, la consultation des livres n'était pas envisageable. Et depuis la promulgation de la *Ley de protección de datos personales en posesión de sujetos obligados* de 2017, il est encore plus difficile pour les chercheurs mexicains d'accéder à l'information concernant les individus. Cf. [Peral Rabasa \(2020\)](#).

³ Les actes de naissance de l'état civil ici étudiés font partie d'une autre base de données contenant un échantillon de plus de 6,000 registres qui couvre le XX^e siècle en entier, de 1901 à 2000. Ils ont été collectés à partir des livres des naissances du bureau principal de la commune (« Oficialía no. 1 »). C'est cette première base de données qui a permis d'écrire notre livre de 2010, *Un siglo de nombres de pila en Tlalnepantla de Baz. Estudio lexicológico y sociolingüístico*. Cf. les références en fin de texte.

nominale et un autre contenant des observations qui pourraient émerger de l'analyse ont été ajoutés à la base de données. Les derniers champs à remplir correspondent au(x) prénom(s) du père, de la mère, du parrain, de la marraine et des grands-parents des deux lignées.⁴ Finalement, un dernier champ contient le nom du quartier spécifique de résidence, déclaré par les parents, qui pourrait être indicatif du niveau socioéducatif de la famille.

Pour déterminer le(s) modèle(s) d'attribution à l'œuvre, on a comparé systématiquement chaque prénom de chaque enfant avec ceux de leurs parents proches figurant sur l'acte, afin d'observer s'il y avait eu transmission directe ou indirecte (par exemple, par un retour à la base lexicale ou par dérivation ou composition), puis chaque prénom a été confronté au calendrier des fêtes et des saints, au vu des dates de naissance et de baptême, pour déterminer s'il y avait une corrélation. On a retenu une marge temporelle de 8 jours avant ou après pour que la motivation religieuse du choix soit évidente.

Lorsqu'il était clair qu'il n'y avait eu ni transmission ni choix catholique, on classait le fait comme « indéterminé ». Certains prénoms atteignaient une certaine fréquence qui pourrait indiquer la manifestation du phénomène social de la mode. Mais il se pourrait aussi que l'unité lexicale ait été retenue pour prénommer l'enfant en hommage à un membre de la famille ou à un ami dont les dénominations ne figurent évidemment pas sur les actes. Voilà pourquoi on a classé l'attribution comme « indéterminée ». Et puis, en absence de statistiques officielles pour l'année 1960 au niveau national ou par région ou municipalité, la seule manière d'approcher le phénomène de la mode consiste à observer les fréquences internes des modestes corpus étudiés.⁵

Voici les données générales des deux échantillons :

⁴ Dans les actes de baptême de Tlalnepantla de Baz les noms des grands-parents ne figurent pas, mais bien dans les actes de l'état civil. On observe des différences dans la tenue des livres des baptêmes : dans ceux de la commune voisine, Naucalpan de Juárez, les noms des grands-parents ont bien été notés par la personne chargée des registres. Les deux communes appartiennent pourtant au même archidiocèse.

⁵ C'est seulement en 2021 que l'INEGI (Instituto Nacional de Estadística y Geografía) a publié pour la première fois des statistiques concernant les prénoms les plus fréquemment attribués entre 2017 et 2020. Espérons que bientôt on aura accès à des données nationales plus complètes. (<http://cuentame.inegi.org.mx/poblacion/natalidad.aspx?tema=P>) (Consulté le 16 octobre 2021).

Comparaison par type document			
Document	Baptêmes	Naissances	Total
Porteuses 	315	162	477
Prénom 1	158	103	
% / Total porteuses	50,2%	63,6%	
Porteurs 	290	162	452
Prénom 1	151	95	
% / Total porteurs	52,1%	58,6%	
Total porteurs 	605	324	929

Figure 1 : Comparaison par type de document (actes de naissance et actes de baptême).
Élaboré par l’auteure à partir de ses propres bases de données.

Tout d’abord, il faut établir le sens de « Prénom 1 » sur le [tableau](#) ci-dessus.⁶ Le syntagme dénomiatif des Mexicains a varié au cours des siècles. À la différence des usages français du XX^e siècle où il était courant d’accorder trois prénoms et un nom de famille aux enfants déclarés à l’état civil dont un seul était souvent l’usuel, au Mexique l’attribution prénomiale rarement dépasse les deux unités lexicales – simples ou composées – auxquelles on ajoute les noms de famille paternel et maternel, selon le système anthroponymique hérité des Espagnols, que ce soit au baptême ou sur l’acte de naissance.

La plupart des enfants de l’échantillon double ici analysé porte donc un seul prénom. C’est ce qu’on a désigné comme « Prénom 1 » parce qu’il s’agit de celui qui figure en première position dans le syntagme dénomiatif et c’est souvent celui que l’on emploie en interaction verbale.

3. Premiers résultats quantitatifs

Pour se donner une idée des proportions gardées entre les prénominations univerbales (simples ou composées) et multiples (2 ou plus de prénoms juxtaposés), sur l’ensemble des actes de naissance, on observe que seuls les 13,6% des petites filles et les 11,7% des garçons de Tlalnepantla ont reçu un second prénom. Et un troisième, seulement les 1,2% et le 0,6% respectivement.

Si l’on compare la même année dans l’échantillon d’une ville française,

⁶ Dans ce même [tableau](#), le nombre de « Porteurs » / « Porteuses » signifie tout simplement le nombre d’individus, de ‘personnes’ déclaré(e)s à l’état civil ou baptisé(e)s.

comme Montpellier, en 1960, les 52,3% des filles en portaient deux et les 34,6%, trois. Les garçons ayant reçu un second prénom représentent les 45,4% et ceux qui en portent trois, 34,2%. En cet aspect il y a un écart notable entre le système anthroponymique mexicain et le système français.

Voilà pourquoi il a été décidé de ne considérer que le premier prénom porté par tous les enfants – celui qu'on appelle « Prénom 1 » dans la [figure](#) ci-dessus – dans les résultats de Tlalnepantla présentés dans cet article.

Cette [figure-tableau](#) permet d'établir une première série d'observations. En premier lieu que, dans les deux sortes de registres, il y a plus de prénoms féminins que masculins, ce qui implique que les fréquences des premiers sont inférieures à celles que l'on observe dans les seconds. Dans l'échantillon il y a un peu plus de filles (477) que de garçons (452) et aussi plus de prénoms féminins que masculins. Celui-ci est un premier résultat attendu étant donné que depuis la deuxième moitié du XX^e siècle il y a toujours eu plus de prénoms féminins différents ([Boyd-Bowman 1970 : 33](#) ; [López Franco 2010 : 49–50](#)).

En deuxième lieu, la proportion des premiers prénoms par rapport au nombre de porteurs est, dans les deux sexes, de plus de la moitié, c'est-à-dire une proportion d'environ 2 à 1. Et c'est un résultat encore plus prononcé dans les actes de l'état civil puisque l'échantillon comporte un nombre égal de garçons que de filles.

Centrons-nous maintenant sur les prénoms féminins. Il y en a 200 et seulement 61 (30,5%) sont communs aux deux sources. C'est dire la richesse du lexique disponible. Une autre observation intéressante est que les noms de Marie (les noms de la mère de Jésus-Christ) sont à la mode cette année-là, qu'ils soient simples ou composés : dans les actes de naissance ils représentent les 30,2% des attributions et dans les actes de baptême, les 24,8%. Ce phénomène indiquerait que tout aussi bien la mode que la tradition linguistique et culturelle coïncident dans la prénomination féminine.

Peu de temps après, entre 1962 et 1965, serait tenu le Concile Œcuménique Vatican II – convoqué depuis 1959 ([Meyer 2005 : 25](#)) – qui transformerait la vie de l'Église catholique dans le monde entier et qui aurait parmi ses conséquences, de manière indirecte, la naissance de la Théologie de la Libération en Amérique Latine. Ce courant à l'intérieur de l'Église aurait une aile radicale à caractère de guérilla ([Meyer 2005 : 3](#)). Mais en 1960, au Mexique, la tradition est encore très forte, malgré les vents révolutionnaires qui soufflent un peu partout, comme le triomphe récent de la révolution cubaine de Fidel Castro en 1959. Les pratiques religieuses qui ont été modifiées par « Vatican II » tardent à s'installer dans la vie quotidienne des croyants, comme le port du voile chez les femmes à l'intérieur du temple, par exemple. Les prénoms, qui font partie du patrimoine culturel immatériel donc d'une certaine façon intangible, changent aussi progressivement, pas de manière subite. D'ailleurs, de nos jours les prénoms à caractère religieux sont encore attribués au Mexique, surtout aux filles, quoiqu'ils soient bien moins fréquents qu'en 1960.

Voici les prénoms féminins mariaux les plus attribués pendant l'année étudiée, tout aussi bien dans les actes de baptême que dans les actes de naissance de l'état civil : *María Guadalupe*, *María de Lourdes*, *María del Carmen* et *María de los Ángeles*, tous les quatre des prénoms composés. Dans les dénominations simples on trouve aussi *Guadalupe*, *Socorro*, *Paz*, *Esperanza*, *Mercedes* et *Rosario* qui évoquent la Vierge Marie.

Gloria qui n'est pas un prénom marial, est aussi souvent attribué en 1960 et, même s'il fait allusion au samedi de Gloire précédant le dimanche de Pâques, il semblerait particulièrement euphonique aux parents de l'époque. Tout comme *Esperanza* dont la transparence sémantique étend la visée religieuse du choix à un possible sens propitiatoire, à un vœu parental.

Examinons maintenant les coïncidences et les divergences dans les tendances, selon les deux sources comparées. Voici les 3 premiers rangs de fréquence des unités prénomiales :

Tableau 1 : Trois premiers rangs de fréquence : prénoms féminins⁷

Actes de naissance	Actes de baptême
1. <i>María Guadalupe</i>	1. <i>María Guadalupe</i>
2. <i>Rosa María</i>	2. <i>Juana</i>
3. <i>Margarita</i> , <i>María de Lourdes</i> , <i>María del Carmen</i> , <i>María de los Ángeles</i> , <i>Patricia</i> , <i>Silvia</i>	3. <i>Margarita</i> , <i>María de los Ángeles</i> , <i>Rosa María</i> , <i>María del Carmen</i> , <i>Alicia</i>

On peut constater que l'idée que la mode de cette année-là dans les prénoms féminins est dominée par les prénoms composés ayant pour premier ou deuxième formant *María* est confirmée dans les deux sources documentaires. Ainsi, dans les actes de naissance observe-t-on seulement 3 prénoms simples sur les 8 qui occupent les trois premiers rangs de fréquence. Et dans les actes de baptême, la proportion est de 3 sur 7. Les composés mariaux représentent donc le premier choix des parents. Les seuls éléments lexicaux à connotation moins directement religieuse de cette petite liste sont *Patricia*, *Silvia* et *Alicia*.

Sur ces unités lexicales les plus fréquentes du corpus féminin analysé, *María Guadalupe* est la plus attribuée et pour cause : Notre Dame de Guadalupe est la patronne du Mexique, de l'Amérique Latine et même des Philippines dont les populations sont à grande majorité catholiques encore de nos jours, mais à plus forte raison en 1960 (Meyer 2005 : 27–29 ; Casillas 2019 : 139, 141).

⁷ Élaboré par l'auteure. Pour les effets de cet article, on considère seulement les 3 premiers rangs de fréquence, mais pour avoir une idée plus claire des goûts de l'époque, voici les autres unités lexicales qui complètent la liste des prénoms ayant au moins 3 occurrences, en première position, à l'état civil : *Ana María*, *Gloria*, *Guillermina*, *Irma*, *Leticia*, *Marina* et *Yolanda*. Dans les registres baptismaux, on observe *Celia*, *Martha*, *María Elena*, *María de Lourdes*, *Sofía*, *María Teresa* et *María del Pilar*.

Bref, on observe plutôt des convergences que des divergences dans la prénomination féminine de 1960 dans les deux sources documentaires d'où l'échantillon a été tiré.

En ce qui concerne les prénoms pour garçon, on constate dans le corpus analysé que le vocabulaire est tout aussi riche que celui des prénoms pour fille : sur 189 prénoms différents, seulement 57 sont communs aux deux sources documentaires (les 30,2%). Là où l'on observe une divergence importante dans les tendances, c'est dans l'attribution des noms de Marie et du calendrier liturgique. Qu'ils soient simples ou composés, les fréquences sont nettement inférieures chez les garçons : à l'état civil, seuls les 6,8% ont reçu un prénom de cette sorte, et aux fonts baptismaux, les 9,7 % – contre les 30,2% et 24,8% respectivement chez les filles.

Voici quelques exemples des noms de la Sainte Famille et du calendrier liturgique attribués aux garçonnetts de Tlalnepantla en 1960 : des prénoms simples tels que *Jesús, Manuel, Salvador* ; des prénoms composés, *José de Jesús, José Guadalupe, José Trinidad, José Acención* [sic], *José Dolores, José Remedios, José Socorro* et *Juan Guadalupe*. Même si elles sont peu nombreuses, ces unités lexicales sont désormais bien spécialisées sémantiquement parlant. En effet, on ne trouve plus chez les garçons des noms de Marie en tant que prénoms simples en première position : ils sont considérés comme réservés aux filles – ce qui n'était pas le cas au début du XX^e siècle, lorsque c'étaient de véritables prénoms épiciens. Par contre, ces prénoms mariaux sont encore attribués aux garçons en tant que prénoms composés, précédés du formant clairement masculin *José*, ou bien plus rarement *Juan*.⁸

Cette sorte de prénoms à caractère religieux ne fait donc pas la mode chez les bébés de sexe masculin en 1960. Voici les trois premiers rangs de fréquence dans les deux sources documentaires du corpus :

Tableau 2 : Trois premiers rangs de fréquence : prénoms masculins⁹

Actes de naissance	Actes de baptême
1. <i>José Luis</i>	1. <i>José Luis</i>
2. <i>Antonio, Jesús, Jorge, José, Juan, Roberto</i>	2. <i>José de Jesús, José Guadalupe</i>
3. <i>David, Enrique, Francisco, Pedro, Ricardo</i>	3. <i>Alfonso, Carlos, Juan, Raúl, Roberto, Rogelio</i>

⁸ Cf. López Franco (2010 : 69–72) où l'on peut observer l'évolution de ces prénoms épiciens tout au long du XX^e siècle à Tlalnepantla de Baz. Leur usage pour les deux sexes décline à partir de la décennie 1950 en tant que prénoms simples, spécialement chez les garçons.

⁹ Élaboré par l'auteure. Tout comme pour les prénoms féminins, on a analysé juste les 3 premiers rangs de fréquence en provenance des deux sources documentaires. Pour compléter tant soit peu le panorama des unités les plus fréquemment attribuées, voici celles qui atteignent au moins 3 occurrences en première position à l'état civil : *Alfonso, Alejandro, Armando* et *Javier*. Et aux fonts baptismaux on découvre *Ángel, Antonio, Arturo, Daniel, Francisco, Juan Carlos, Juan Manuel, Manuel, Miguel Ángel, Pablo y Sergio*. On observera que les 3 composés supplémentaires sont aussi fréquemment employés en tant que prénoms simples.

On observera dans cette petite liste, que le prénom le plus fréquent est le même, tout aussi bien dans les livres d'actes de naissance que dans les registres paroissiaux ; c'était le cas également chez les filles. Par contre, on peut y constater une deuxième divergence par rapport à la prénomination féminine : la mode se situe du côté des prénoms masculins simples. Sur les 12 prénoms qui occupent les 3 premières places dans les choix de 1960, 11 sont simples du côté de l'état civil, et 6 sur 9 dans les registres des baptêmes.

4. Les modèles d'attribution

Venons-en à parler des *modèles d'attribution* observés à l'œuvre dans les échantillons analysés. Les deux modèles considérés pour cet article sont ceux qui ont été identifiés par [J.-C. Sangoï \(1985\)](#) dans la région du Bas-Quercy français pour les XVII^e-XIX^e siècles, et par [Agnès Fine](#) dans l'Aude entre les XVII^e et le XX^e siècles ([1984, 1997](#)) : le modèle de la mode, en tant que phénomène social dont on parlera plus tard, et le modèle traditionnel, constitué par le choix du / des prénom(s) de l'enfant à partir soit a) du calendrier des martyrs et des saints, prôné par le Concile de Trente au XVI^e siècle, ou bien b) transmis par les parents proches, le père, la mère, les grands-parents ou les parents spirituels, parrain ou marraine, c'est-à-dire le patrimoine des prénoms familiaux.

Ici on parlera d'abord du *modèle traditionnel*. En France, le choix du parrain et de la marraine se faisait très souvent à l'intérieur de la famille proche, essayant d'équilibrer la transmission des prénoms entre les deux lignées, paternelle et maternelle. Fréquemment l'attribution était multiple pour contenter les deux groupes familiaux. Cet usage des propriétaires terriens s'est étendu peu à peu au reste de la population rurale et, de nos jours encore, le choix du parrain et de la marraine d'un enfant revêt une importance particulière. Il existe même une cérémonie laïque issue de la Révolution française, un « baptême civil » qui a lieu à la mairie pour instituer ce lien parental d'élection ([Fine 1997 : 158](#)). C'est un honneur d'être choisi pour être parrain ou marraine et l'on peut transmettre son propre prénom ou bien en suggérer un pour le filleul ou la filleule.

Cette cérémonie civile n'existe pas au Mexique, mais le choix des parents spirituels reste important tout aussi bien du point de vue religieux que social. On a la tendance à faire parrain ou marraine quelqu'un de prestigieux aux yeux des parents sans qu'il ou elle fasse forcément partie de la famille de l'enfant. En ce sens, comme on le verra ci-dessous, le modèle de la transmission intergénérationnelle du prénom recouvre en partie le modèle du choix à partir du calendrier.

De son côté, [J.-C. Sangoï](#), historien démographe, fait une observation qui correspond partiellement à ce que nous pouvons trouver à Tlalnepantla au

milieu du XX^e siècle concernant l'attribution de plusieurs prénoms à un enfant : « Elle permet d'étendre les significations et de multiplier les intentions. Elle pouvait satisfaire des dévotions personnelles et permettait de « jouer » avec les possibilités » (Sangoï 1985 : 4). Pendant la période qu'il étudie, les choix faits à partir du martyrologe correspondaient souvent aux derniers-nés, lorsqu'on avait « épuisé » les possibilités de parrainage intrafamilial, et dans une volonté de mettre le nouveau-né sous la protection de son saint patron (par le jour du baptême, plus que par celui de la naissance) afin qu'il lui serve aussi de modèle de vie (Sangoï 1985 : 6–7). La conclusion de l'auteur est que le système de prénomination change avec la communauté et que, déjà vers le début du XX^e siècle, les choix sont différents :

À la volonté d'affirmer par le prénom d'abord les solidarités familiales et communautaires, se substitue peu à peu le désir pour les parents de mieux individualiser l'enfant lui-même. Au point même qu'à partir des années 1930, certains parents abandonnent les « noms de famille » et se permettent d'affirmer leurs goûts personnels en donnant à leurs enfants des prénoms de héros ou d'héroïnes fictifs de roman ou de cinéma qu'ils ont aimés... (Sangoï 1985 : 7)

Les usages au Mexique en 1960 sont relativement différents de ceux qui avaient cours en France dans les communautés étudiées par ces deux auteurs en ce que, dans le pays latinoaméricain, comme on l'a dit ci-dessus, l'influence de l'Église catholique est plus forte et le choix des parents spirituels se fait souvent en dehors du sein familial.¹⁰ Qui plus est, la commune de Tlalnepantla ayant transité d'un statut rural à un statut urbain industriel à partir de la décennie 1950, avec une forte immigration interne en provenance d'autres régions du pays, il n'y a souvent pas de biens patrimoniaux à transmettre à sa descendance, en matière de terres, par exemple, comme c'était le cas en Europe. Une bonne partie de la population de la commune était ouvrière. Seul le bien symbolique du prénom est parfois transmis. Mais l'on préfère plus souvent le choisir à partir de l'almanach le plus usuel à l'époque, le *Calendario del más Antiguo Galván*. C'était la référence en matière de prénoms.

Tout aussi bien chez les filles que chez les garçons de notre échantillon la première source d'où l'on puise les dénominations est *le calendrier liturgique*. En effet, dans les actes de naissance de l'état civil les 44,4% des bébés de sexe féminin ont reçu un premier prénom porté par l'un des saints ou

¹⁰ Pourtant, ce choix des parents spirituels en dehors de la famille, pourvu qu'ils soient prestigieux, existe déjà à l'époque moderne en France, comme le rapporte Sangoï (1985 : 5), ainsi que dans la société contemporaine (Fine 1997 : 162–163) où il s'agit parfois d'établir des rapports d'affection très forts (de « complicité ») entre parents spirituels choisis parmi les amis du couple et leurs filleuls / filleules, sans tenir forcément compte du prestige. Au Mexique, cette proximité ne s'établit pas automatiquement : souvent le filleul ou la filleule voient leurs parrain-marraine de temps en temps, puis rarement, et parfois plus jamais. Le moment de prestige se produit lors de la cérémonie publique du baptême.

des saintes fêté(e)s le jour de leur naissance. Dans les actes de baptême la proportion est légèrement plus élevée : ce sont les 52,1% des bébés filles. De tous ces cas, la moitié ou plus coïncide avec le jour exact, 50% à l'état civil et 56,7% au baptistère. Il s'agit donc de la première source de choix des prénoms.

Voici quelques exemples qui illustrent ces propos. Le 17 novembre 1960 est née *Gregoria Guadalupe*, fête de Saint-Grégoire Thaumaturge. Puisque c'est un saint et non pas une sainte, au moment du baptême le prénom a été féminisé par un processus morphologique de dérivation-adjonction du suffixe du féminin *-a*, et par la juxtaposition d'un autre prénom clairement féminin, *Guadalupe*. Le 18 septembre, fête de Sainte Sophie martyre, est née *Sofia*, dont le prénom a un caractère « classique » en ce sens où il figure parmi les plus stables dans la prénomination mexicaine jusqu'à nos jours. En effet, entre 2017 et 2020, *Sofia* a été le prénom le plus attribué chez les filles, choisi pour plus de 30,000 au cours de cette période tout au long du pays.¹¹

Si l'on se penche maintenant sur les statistiques chez les garçons, on observera de nouvelles coïncidences dans l'influence de ce modèle traditionnel. Dans les registres d'actes de naissance on trouve que les 50% des enfants déclarés portent un prénom puisé dans le calendrier liturgique, tandis que sur les fonts baptismaux, les 55,5% sont dans le même cas de figure. Et à l'intérieur de ces groupes, ceux qui ont reçu le prénom d'un saint fêté le jour exact de leur naissance ou de leur baptême sont les 48,1% et les 59% respectivement. La tendance est donc similaire à celle qui prédomine dans l'attribution prénominale des filles. Les proportions sont élevées et font du calendrier, ici aussi, la première source des choix.

Voici encore quelques exemples. Le jour de la Saint-Raymond Nonnat est né *Ramón*, le 31 août, comme l'indique son acte de baptême. Quelques mois plus tard, dans les registres de l'état civil on découvre un *Nicolás*, né le 6 décembre, fête de Saint-Nicolas de Bari ou de Myre. Le fait qu'il s'agit bien d'un choix purement tiré du calendrier, c'est que ce jour-là ne constitue pas une fête importante au Mexique, comme c'est bien le cas en Europe. Dans le pays latinoaméricain, on connaît Santa Claus, la version états-unienne du saint Nicolas européen, qui apporte des jouets aux enfants sages la veille de Noël, le 24 décembre. Pas avant. Un autre exemple tiré des livres de naissances est celui d'un petit *Jorge*, né le 16 février, un jour après la Sainte-Georgette vierge (*Jorgina*). Comme ici non plus le sexe de la sainte ne correspond pas à celui du nouveau-né, afin de masculiniser le prénom on a attribué la base lexicale d'où dérive l'unité féminine.

Il est temps d'aborder l'autre volet du modèle d'attribution traditionnel : *la transmission* du patrimoine nominal entre les générations successives d'une même famille.

Le poids de la transmission du prénom est supérieur chez les garçons que

¹¹ Cf. <https://cuentame.inegi.org.mx/poblacion/natalidad.aspx?tema=P> (consulté le 22 février 2022).

chez les filles, ce à quoi on peut s'attendre dans une société d'ordre patriarcal. Cependant, comme on le verra ci-dessous, ce facteur de choix vient seulement en troisième terme, après l'effet de plus en plus important de la mode, deuxième modèle d'attribution identifié. Voyons d'abord de plus près les résultats numériques de la transmission du prénom chez les filles.

Seuls les 9,9% des bébés filles déclarées à l'état civil en 1960 ont reçu en premier prénom un élément lexical transmis par l'un de leurs ascendants, parents ou grands-parents. Si l'on y ajoute les cas où le prénom transmis a coïncidé avec celui du saint ou de la sainte du jour de la naissance, la proportion s'élève légèrement d'encre 10,5%. Au total, on aura un cinquième de l'échantillon analysé (20,4%). En ce qui concerne les baptêmes, les chiffres sont encore plus bas : 3,5% + 4,8% respectivement, ce qui donne un total de 8,3%.

Pour illustrer ce volet du modèle traditionnel d'attribution, on peut citer les cas suivants. Dans les actes de naissance on découvre une *Marina Araceli Francisca* qui porte, dans l'ordre, les prénoms de sa grand-mère paternelle, de sa mère, et de sa grand-mère maternelle. Quand des cas de transmission se produisent chez les filles, c'est souvent le choix patrilinéaire qui prédomine : la petite-fille reçoit assez fréquemment le prénom de sa grand-mère paternelle. Dans les livres des baptêmes de la paroisse de Tlalnepantla – où l'on rappelle que les noms des grands-parents ne figurent pas – il y a une *María Eugenia*, filleule d'une *María*, petite fille née le 15 novembre, fête de Saint-Eugène évêque, dont le nom féminisé a été adopté pour elle. On voit donc converger les deux tendances du modèle traditionnel : l'attribution du nom du saint du jour et la transmission d'un prénom familial. Qui plus est, à ce choix on peut ajouter la troisième source : la mode des prénoms féminins composés ayant pour premier formant *María*.¹²

Maintenant, il faut observer le fonctionnement de la transmission prénominale chez les garçons. Considérons d'abord les pourcentages. Comme on l'a mentionné ci-dessus, si l'on compare les deux sexes, c'est chez les bébés mâles que l'on trouve la proportion la plus importante : les 14,8% des enfants déclarés à l'état civil portent en premier prénom une unité transmise, et les 11% des baptisés se trouvent dans le même cas de figure. Lorsqu'on ajoute les occasions où la transmission coïncide avec le saint ou la sainte du jour, ces proportions augmentent un peu : 13,6% à l'état civil et 8,6% au baptême. Les totaux sont alors des 28,4% et 19,6%. La différence entre les deux sexes est

¹² Le fait qu'il s'agissait d'une mode de l'époque peut être constaté parce que, d'après les statistiques nationales, entre 2017 et 2020, *Eugenio* ni *Eugenia* ne figurent à l'état civil parmi les 500 prénoms les plus attribués. Il y a encore beaucoup de composés avec *María* en premier formant – le plus attribué étant *María José*, à la 2^e place des fréquences chez les filles – mais *María Eugenia* n'en fait pas partie actuellement. Chez les garçons on trouve encore *José María* (76^e rang de fréquence). Notons que l'ordre syntaxique modifie la perception du genre du porteur. Cf. <https://cuentame.inegi.org.mx/poblacion/natalidad.aspx?tema=P> (Consulté le 15 mars 2022).

donc relativement importante quant à la transmission des prénoms du patrimoine familial, qu'il s'agisse de la famille consanguine ou spirituelle. Il faudrait étudier de plus près les noms complets des parrains et des marraines – et les comparer systématiquement aux autres noms figurant dans les documents du corpus, ce qui reste à faire – afin de voir la proportion de ceux qui sont des parents proches. L'hypothèse que nous faisons à ce sujet est que le choix des parents spirituels parmi les grands-parents paternels ou maternels est moins fréquent qu'en France, du moins par rapport à la région méridionale et l'époque étudiées par [Agnès Fine \(1984\)](#).

Revenons aux exemples de Tlalnepantla, près de Mexico. On peut citer à partir de l'échantillon d'actes de naissance un *Juan* dont le père porte déjà ce prénom, et qui a vu le jour le 8 mars, fête de San Juan de Dios / Saint Jean-de-Dieu. Dans les actes de baptême, on découvre un *José Guadalupe* dont le père porte le même prénom composé et qui est né le 12 décembre 1960, fête de Notre-Dame-de-Guadeloupe. On voit donc coïncider les deux sources du modèle traditionnel d'attribution : et la transmission patrilinéaire et le calendrier catholique. Dans les actes de naissance encore il y a un *Luis* qui a reçu le prénom de son grand-père paternel, et ce en dépit d'être le 4^e né dans la fratrie. Il se pourrait – mais ce n'est qu'une supposition – que ce soit le premier garçon né après trois naissances féminines. Ou bien que le premier né s'appelle comme le père, portant un prénom différent, si bien que le prénom à transmettre disponible pour le 4^e enfant soit celui du grand-père. Le document à lui seul ne fournit pas, bien entendu, la même information que fournirait un entretien avec les membres de cette famille. Il s'avérerait nécessaire de compléter l'analyse des données documentaires par celle d'une enquête sociolinguistique, ce qui constituerait une prolongation du présent projet dont on discute ici les résultats.

Le deuxième modèle d'attribution prénominale que l'on n'a mentionné qu'au passage, mais dont il faut parler maintenant est celui du *phénomène social de la mode*.

Comme on le disait ci-dessus, ce modèle a été étudié au départ par les anthropologues. [Claude Lévi-Strauss](#) dans son ouvrage classique *La pensée sauvage* (1962 : 233, 240 et *passim*) considérait déjà le nom propre personnel comme un classificateur social. Les sociologues et les démographes tels que [Philippe Besnard \(1979\)](#), [Guy Desplanques \(1986\)](#) ou [Alexandre Gofman \(2004\)](#), par exemple, en ont aussi parlé avant les sociolinguistes. Par la suite, c'est un sujet qui a été plus fréquenté en socionomastique (cf., par exemple, le no. 56 / 2021 de la revue *Onoma*, de l'International Council of Onomastic Sciences).

[Philippe Besnard & Guy Desplanques \(2003 : 10\)](#) définissent la mode comme « la transformation, à tendance cyclique, du goût collectif » où il y a une diffusion sociale du bien symbolique – le cas échéant, le prénom –, à l'origine, de façon verticale depuis les strates socioéconomiquement ou socioculturellement privilégiées vers les strates plus modestes. Pourtant,

puisque le prénom est un bien gratuit, cette distribution verticale tend à s'estomper et la diffusion d'un prénom saisi dans le mouvement de la mode devient rapidement horizontale, spécialement à partir de la seconde moitié du XX^e siècle. Cependant, il y a bien une différenciation qui se manifeste désormais dans le choix d'unités différentes, par exemple, *Antoine* chez les cadres et les professions supérieures, et *Antony*, chez les couches moyennes (Besnard & Desplanques 2013 : 333–343). C'est cette définition et modèle de mode que nous allons adopter ici.

Comme on l'a mentionné ci-dessus, en l'absence de statistiques nationales officielles pour l'année 1960, nous devons nous contenter de l'observation des tendances internes, inhérentes aux modestes corpus de Tlalnepantla ici étudiés. Voilà pourquoi on a décidé, par prudence, de marquer les choix qui n'ont pas été réalisés à partir du calendrier ni des prénoms des parents, grands-parents ou parents spirituels, comme « indéterminés » et, en vue des fréquences – forcément réduites –, supposer que la mode s'y trouve signalée.¹³

Ceci-dit, ces choix faits en dehors du modèle traditionnel constituent plus d'un tiers chez les filles et près d'un quart chez les garçons, indépendamment de la source documentaire dont il s'agisse, que ce soit les actes de naissance de l'état civil ou les livres des baptêmes paroissiaux.

Penchons-nous de plus près sur la prénomination féminine. Dans les livres de l'état civil la proportion correspond aux 35,2% des premiers prénoms, et dans les actes de baptême, elle monte jusqu'aux 39,7%. Voici quelques exemples qui signalent des changements, soit par la fréquence soit parce qu'on y trouve des unités lexicales qui ne figurent pas dans le calendrier, entrées récemment dans l'usage mexicain d'alors, des prénoms nouveaux, en quelque sorte. Dans les actes de naissance on peut observer *Reyna*, *Patricia*, *Olga* ou *Nora*, ce dernier ne figurant pas dans l'almanach de référence pour la plupart de la population.

Dans les livres de baptêmes, on découvre aussi *Patricia*, *María Esther*, *Luz María*, *Leticia* ou *Graciela*. Des prénoms qui n'existaient pas en tant que composés courants, qui ont été choisis à une date qui ne correspond pas au saint ou à la sainte patron(ne) ou bien qui ne sont pas répertoriés dans le *Calendario del más antiguo Galván*, comme c'est le cas de *Graciela*.

Parmi les cas situés en dehors de la mode en raison de la date d'attribution –ce sont des prénoms peu fréquents et plus anciens dans l'usage, accordés à une date différente de la célébration des saints homonymes –, nous pouvons citer *Tomasa* ou *Julia*.

Si nous revenons au [tableau 1](#), ci-dessus, qui montre les trois premiers

¹³ La mode étant un phénomène social complexe, ne se limite pas aux fréquences d'attribution. Mais celles-ci sont le meilleur indicateur disponible dans une étude documentaire comme celle-ci. Lorsqu'on dispose des résultats d'une enquête sociolinguistique constituée par des entretiens semi-dirigés ou libres, une analyse qualitative bien plus poussée est possible. Pour cet article nous devons nous contenter des données numériques issues de nos corpus.

rangs de fréquence des prénoms féminins, nous nous souviendrons de ce que 5 sur 8 unités les plus attribuées en 1960 à l'état civil sont des noms mariaux (*María Guadalupe*, *Rosa María*, *María de Lourdes*, *María del Carmen* et *María de los Ángeles*), et aux baptêmes, 4 sur 7 (*María Guadalupe*, *María de los Ángeles*, *Rosa María* et *María del Carmen*). Étant donné qu'il n'existe pas de statistiques nationales qui nous permettraient de vérifier la coïncidence – ou non – de cette petite liste de prénoms usuels, considérés dans cet article comme la mode de cette année-là chez les filles de Tlalnepantla, nous pouvons quand-même faire référence à la seule publication qui analyse en détail un grand échantillon des prénoms donnés au baptême (Boyd-Bowman 1970). L'étude de cet historien démographe s'étend sur une période qui va du début de l'évangélisation de Mexico (1540) jusqu'en 1950. Il a pris les premiers 400 actes de baptême masculins et féminins, tous les 20 ans, à partir des registres paroissiaux du Baptistère de la Cathédrale Métropolitaine de la Ville de Mexico.

Nous avons dit ci-dessus que la mode est une « transformation cyclique du goût collectif » (Besnard & Desplanques 2003 : 10). On sait que certains prénoms appréciés à l'époque des arrière-grands-parents retournent au goût du jour lorsque les arrière-petits-enfants naissent et la question de leur attribuer un prénom se pose. C'est-à-dire que les cycles de mode se répètent environ toutes les quatre générations. Un enfant né en 1960 aurait eu des arrière-grands-parents nés vers le dernier quart du XIX^e siècle.

En ce sens, on a cherché dans les renseignements fournis par Peter Boyd-Bowman ce qui pourrait nous servir comme cadre de référence pour comparer nos propres données. Ainsi trouve-t-on que, après la promulgation de la doctrine de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie par l'Église catholique en 1665, les noms mariaux sont devenus de façon progressive de plus en plus attribués. Leur période d'apogée à Mexico s'est produite entre 1800 et 1852 : cette année-là 260 noms de Marie ont été attribués à autant de filles de l'échantillon – 400 actes de baptême féminins (Boyd-Bowman 1970 : 20) –, ce qui représente plus de la moitié des effectifs (65%). C'est donc une véritable mode.¹⁴

Cet auteur affirme qu'à partir de 1870 le nombre d'attributions diminue progressivement et, qu'en 1952 – dernière année par lui étudiée et la plus proche de notre propre analyse – il en observe seulement 79/400 (19,2%) chez les filles, et 3/400 (0,8%) chez les garçons.¹⁵

¹⁴ D'après Philippe Besnard & Guy Desplanques (2003 : 313–314), un *prénom mode* « culmine à des niveaux variés, de moins de 2 % à plus de 6 %. Ce pourcentage exprime la place qu'occupe un prénom, à un moment donné, par rapport à l'ensemble des naissances de l'un des deux sexes. » Plus loin ils ajoutent qu'il y a « beaucoup [de prénoms qui] ont une carrière intermédiaire entre le parcours mode et le parcours classique. [...] Ce sont des prénoms à tendance classique mais qui n'échappent pas complètement au mouvement de la mode. Rares sont ceux qui dépassent le niveau de 1 %. »

¹⁵ Peter Boyd-Bowman ne fournit pas de chiffre exact pour la période de plus haute fréquence chez les petits garçons. Quant au prénom *María Guadalupe* ou simplement *Guadalupe*, il

Parmi les prénoms féminins de cette catégorie mentionnés dans l'article de référence, on retrouve tous ceux qui ont figuré dans les trois premiers rangs de fréquence de nos propres échantillons, que ce soit à l'état civil ou aux registres paroissiaux. En particulier *María Guadalupe* y occupe également la première place dans les attributions de 1952, dernière année analysée par [Boyd-Bowman \(1970 : Cuadro IV\)](#), qui montre son caractère de « prénom mode » atteignant les 4,3% de son échantillon. Dans le nôtre, à l'état civil, ce nom de Marie représente les 4,9% des attributions. Ainsi, la tradition catholique et le goût éphémère représenté par la mode se recouvrent-ils très nettement dans la prénomination féminine de 1960 à Tlalnepantla de Baz.

Du côté des garçons, les choix qui s'écartent des traditions du choix prénominal à partir du calendrier liturgique et de la transmission intergénérationnelle s'élèvent aux 21% des premiers prénoms dans les actes de naissance, et dans les actes de baptême, aux 24,8%. Comme on peut le constater, ils sont bien moins fréquents que chez les filles. C'est aussi un résultat attendu puisque, bien avancé le XX^e siècle, l'attribution prénominale masculine restait encore conservatrice au Mexique, en raison du caractère patriarcal de la société mexicaine de l'époque. Vers le tournant du millénaire, ce ne sera plus tellement le cas dans la prénomination, et la mode se saisira aussi des prénoms masculins (cf. [López Franco 2010 : 65–66](#)).¹⁶

Les unités données en dehors du modèle traditionnel occupent le 2^e rang de l'attribution, loin derrière la recherche dans le calendrier (qui est la source principale avec plus de la moitié des cas, comme on l'a dit ci-dessus) mais tout de même avant la transmission directe, pure et simple, d'un prénom porté par un ascendant, parent, grand-parent ou parent spirituel.

Voici des exemples qui illustrent ces propos. Dans les actes de baptême on observe des « nouveautés », dans ce sens où il s'agit d'éléments lexicaux qui ne figurent pas dans l'almanach de référence, tels que *Rubén* (pourtant, biblique mais apparemment, sans saint patron) ou l'homérique *Héctor*. À l'état civil on a déclaré des *Arturo*, des *Carlos* ou bien un *César* – ce dernier ne figurant pas non plus dans le *Calendario del más antiguo Galván*. *Fernando*, de nouveau *Héctor*, *Horacio* ou *Ricardo* sont des choix qui ne coïncident pas avec le saint

indique qu'en 1852, 59 filles sur 400 (14,8%) l'ont reçu. Il affirme que seuls 6 noms de Marie (*Guadalupe*, *Dolores*, *Soledad*, *Concepción*, *Luz* et *Carmen*) ont été véritablement populaires pendant longtemps. Chez les garçons, uniquement *Guadalupe*, mais il est tombé en désuétude après la Révolution Mexicaine (1910–1920) ([Boyd-Bowman 1970 : 20](#)).

¹⁶ Cf. également les prénoms les plus attribués entre 2017 et 2020 au niveau national, selon les statistiques officielles, où parmi les 10 premiers trouve-t-on *Alexander*, une concession à la mode des prénoms masculins empruntés à d'autres langues : <https://cuentame.inegi.org.mx/poblacion/natalidad.aspx?tema=P> (consulté le 27 avril 2022). La différenciation dans les unités choisies selon le niveau socioculturel de la famille est également perçue par la population mexicaine qui diffuse dans les réseaux sociaux des images où les personnages d'extraction « populaire » s'appellent *Brian* / *Brayan*, par exemple.

du jour ni la transmission familiale, et qui pourraient signaler une mode.¹⁷

Il faut se rappeler que le prénom masculin le plus fréquent de 1960 (la mode, en tout cas à l'intérieur des corpus) a été *José Luis*, dans les deux sources documentaires. Peter Boyd-Bowman (1970 : Cuadro IV)¹⁸ affirme que c'est le prénom composé – il l'appelle « double » – le plus fréquent en 1952. Voilà qui prouve sa condition de prénom mode : cette unité lexicale atteint les 3,8% de son échantillon de cette année-là, proportion presque identique à celle de nos propres actes de naissance de 1960 : 3,7%.

Tout comme chez les filles, on découvre aussi des sélections apparemment inexplicables, qui échappent aux deux modèles jusqu'ici comparés. Étant des unités « anciennes » pour l'époque, il est probable qu'il y ait derrière d'autres raisons qui ont motivé les attributions que de simples documents écrits ne peuvent pas dévoiler. C'est le cas d'un *Margarito* né le 10 juin qui pourrait avoir reçu son prénom d'un autre membre de la famille non mentionné dans l'acte de naissance ou bien avoir été le produit d'une promesse faite à sainte Marguerite pour une délivrance heureuse. On ne peut pas le savoir sans une enquête plus minutieuse.

Comme dernière observation sur la prénomination des deux sexes, signalons que les emprunts faits à des langues étrangères ou au substrat náhuatl sont quasiment inexistantes.

5. En guise de conclusions

En premier terme, on ne constate pas de grandes différences entre les deux sources documentaires où les mêmes deux modèles d'attribution sont à l'œuvre : le modèle traditionnel (à partir du martyrologe et des fêtes du calendrier liturgique, ainsi que la transmission des prénoms des ascendants du nouveau-né, garçon ou fille), et celui de la mode (en tant que « transformation cyclique du goût collectif »). Il y a plus de divergences entre la prénomination masculine et féminine, qu'entre les sources documentaires étudiées.

Comme on s'y attendait, on trouve plus de prénoms féminins différents étant donnée une présence de la mode présumée plus importante chez les filles.

Dans la prénomination tout aussi bien féminine que masculine, on découvre le même ordre des choix à l'intérieur des modèles d'attribution : d'abord le choix à partir du calendrier, ensuite la mode, et finalement, la

¹⁷ Tous ces prénoms bibliques ou de l'Antiquité ont déjà été repérés par Peter Boyd-Bowman en 1910. Il parle aussi d'une certaine préférence pour les prénoms d'origine germanique, spécialement dans la période entre deux guerres, en 1932, dont les plus fréquents sont *Enrique, Carlos, Luis, Alfonso, Fernando, Raúl, Roberto, Eduardo, Guillermo y Alberto* (Boyd-Bowman 1970 : 32), tous fréquents dans nos corpus de Tlalnepantla.

¹⁸ Les tableaux statistiques que l'auteur fournit ont été imprimés sur des doubles pages qui ne portent pas de numéro consécutif. Celui auquel on fait référence est placé entre les p. 33 et 34.

transmission intergénérationnelle. Il y a tout de même une présence plus importante de cette dernière chez les garçons puisqu'il s'agit d'une société patriarcale récemment devenue urbaine où le bien symbolique du prénom patrimonial est important. En 1960 à Tlalnepantla de Baz, la dominante est donc le mode d'attribution traditionnel, en particulier, à partir du Références.

Références

- Ayuntamiento de Tlalnepantla de Baz. 2019. *Estadística municipal 2019* [Statistiques municipales 2019]. Tlalnepantla de Baz, Estado de México : Departamento de Información y Geoestadística. (https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=&cad=rja&uact=8&ved=2ahUKewil5sHwiKLzAhVoB50JHUrCCgoQFnoECACQAQ&url=http%3A%2F%2Fwww.tlalnepantla.gob.mx%2Ffiles%2Fslides%2F461.pdf&usg=AOvVaw0HeYv5jtiCTBNw-BVcW_IV) (Consulté le 28 septembre 2021.)
- Besnard, Philippe. 1979. Pour une étude empirique du phénomène de mode dans la consommation des biens symboliques : le cas des prénoms. *Archives européennes de sociologie* XX, 343–351.
- Besnard, Philippe & Desplanques, Guy. 2003. *La cote des prénoms en 2004. Connaître la mode pour bien choisir un prénom*. Paris : Balland, Guides Balland.
- Boyd-Bowman, Peter. 1970. Los nombres de pila en México desde 1540 hasta 1950 [Les prénoms à Mexico depuis 1540 jusqu'en 1950]. *Nueva Revista de Filología Hispánica* 19, 12–48.
- Casillas, Rodolfo R. 2019. Trayectorias de las preferencias religiosas por estados (1950–2000) [Trajectoire des préférences religieuses par états (1950–2000)]. Dans *Atlas de la diversidad religiosa en México*, 137–160. México : Secretaría de Gobernación. (http://www.asociacionesreligiosas.gob.mx/es/AsuntosReligiosos/Atlas_de_la_Diversidad_Religiosa) (Consulté le 25 octobre 2021.)
- Cuéntame de México. Población y natalidad* [Raconte-moi sur le Mexique. Population et Natalité. Site complémentaire de l'Institut National de Statistique et Géographie – INEGI]. (<https://cuentame.inegi.org.mx/poblacion/natalidad.aspx?tema=P>) (Consulté le 9 mai 2022.)
- Desplanques, Guy. 1986. Les enfants de Michel et Martine Dupont s'appellent Nicolas et Céline. *Économie et statistique* 184, 63–83. (https://www.persee.fr/doc/estat_0336-1454_1986_num_184_1_2421) (Consulté le 16 mars 2022.)
- Fine, Agnès. 1984. Transmission des prénoms et parenté en Pays de Sault, 1740–1940. Dans Dupâquier, J. & Bideau, A. & Ducreux, M.-E. (eds.), *Le prénom, mode et histoire. Entretiens de Malher, 1980*, 109–125. Paris : EHESS.

- Fine, Agnès. 1997. Parrainage, marrainage et relations familiales dans la société française contemporaine. *Lien social et politiques – RIAC* 37, 157–170. (<http://id.erudit.org/iderudit/005106ar>) (Consulté le 14 janvier 2022.)
- Gofman, Alexandre. 2004. Les éternels retours. Notes sur les cycles de mode. *Revue européenne des sciences sociales* XII(129), *La sociologie durkheimienne : tradition et actualité*, 135–144. (<https://journals.openedition.org/ress/392#bodyftn3>) (Consulté le 16 mars 2022.)
- ICOS. 2021. *Onoma* 56, *Dynamique du système anthroponymique*. (<https://onomajournal.org/fr/vol-56-2021-2/>) (Consulté le 15 mars 2022.)
- Lévi-Strauss, Claude. 1962. *La pensée sauvage*. Paris : Plon.
- Ley de protección de datos personales en posesión de sujetos obligados* [Loi de protection des données personnelles en possession de sujets obligés]. 2017. (<http://www.diputados.gob.mx/LeyesBiblio/pdf/LGPDPSO.pdf>) (Consultée le 25 octobre 2021.)
- López Franco, Yolanda Guillermina. 2010. *Un siglo de nombres de pila en Tlalnepantla de Baz. Estudio lexicológico y sociolingüístico* [Un siècle de prénoms à Tlalnepantla de Baz. Étude lexicologique et sociolinguistique]. México : UNAM / Plaza y Valdés Editores. Lingüística.
- López Mora, Rebeca. 2011. *Otomíes y mexicanos en la tierra de en medio. Pueblos de indios en el norponiente del Valle de México* [Otomíes et Mexicains en terre mitoyenne. Villages d'amérindiens au nord-ouest de la Vallée de Mexico]. México: UNAM-FES Acatlán.
- Meyer, Jean. 2005. La iglesia católica en México : 1929–1965 [L'Église catholique au Mexique : 1929–1965]. *División de Historia* 30, 1–35. (https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=&ved=2ahUKEwi0gtmMvdD4AhXMm6QKHc71DIAQFnoECAUQAQ&url=https%3A%2F%2Fcide.repositorioinstitucional.mx%2Fjspui%2Fbitstream%2F1011%2F169%2F1%2F000060392_documento.pdf&usg=AOvVaw1z4zo9tDIIM30r4K6Jtbny) (Consulté le 25 octobre 2021.)
- Peral Rabasa, Francisco J. 2020. La antroponimia en tiempos de la protección de datos personales [L'anthroponymie aux temps de la protection des données personnelles]. *Onomástica desde América Latina* 1(1), 45–75. (<https://e-revista.unioeste.br/index.php/onomastica/issue/view/1139>) (Consulté le 9 mai 2022.)
- Sangoï, Jean-Claude. 1985. La transmission d'un bien symbolique : le prénom. Bas-Quercy, 1750–1872. *Terrain* [En ligne] 4, 70–76. (<http://terrain.revues.org/index2873.html>) (Consulté le 20 avril 2022.) (Mis en ligne le 23 juillet 2007.)
- Van Langendonck, Willy & Van de Velde, Mark. 2016. Names and grammar. In Hough, Carol (éd.), *The Oxford handbook of names and naming*, 17–38. Oxford, UK : Oxford University Press.